

L'ÉPAISSEUR
DU TRAIT

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE
DILICOM 3010955600100
ISBN 978-2-37177-564-0
ISSN 2417-7954

Préparation éditoriale

Guillaume Vissac & Christine Jeanney

Couverture et mise en pages

Roxane Lecomte, à partir d'une photographie
d'Alejandro Escamilla

Dépôt légal

décembre 2018

papier+epub*, marque déposée des éditions *publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans
surcoût.

Antonin Crenn

L'ÉPAISSEUR
DU TRAIT



1

PARIS

L'appartement

Alexandre avait dû placer soigneusement tous les meubles le long du mur. Par chance, il n'y en avait pas beaucoup. Dans la pièce qui avait été la cuisine, il y avait une petite table assez bien conçue : son plateau pouvait former un cercle parfait lorsqu'on le jugeait nécessaire et, dans le cas contraire, on poussait une cale de bois pour laisser les deux pans amovibles s'abaisser à quatre-vingt-dix degrés. La manipulation réduisait significativement les dimensions du plateau qui prenait alors une forme quasi rectangulaire. C'était dans cette configuration-là qu'Alexandre la laissait désormais ; parce que le besoin de s'attabler à plusieurs ne se présentait plus, mais aussi parce qu'il n'avait plus suffisamment de place pour la déployer entièrement. Il avait tout de même gardé deux chaises, au cas où, qu'il plaçait face à face, de part et d'autre de la table et dans l'alignement du mur. Quant aux deux chaises restantes, on ne pouvait pas dire que ç'avait été un crève-cœur de s'en séparer : rien ne ressemblait plus à deux chaises que deux autres chaises, fussent-elles paillées, cannées ou n'importe quoi d'autre, et Alexandre avait été parfaitement indifférent à leur sort.

La plus grosse pièce de mobilier était une armoire. Elle n'était pas aussi volumineuse que celles qu'on rencontrait parfois dans les chambres des gens, faites de compartiments qui n'en finissaient pas de s'empiler les uns sur les autres, comme une maison dans la maison ; elle était de taille plus modeste ou, pour être exact, plus humaine, puisqu'elle dépassait à peine Alexandre d'une tête. Mais dans le contexte où celui-ci vivait, elle était encore assez encombrante et il l'avait conservée seulement parce qu'il avait compris que, dans son espace étréci, la question du rangement devenait cruciale. Les étagères de l'armoire étaient bien commodes : sur l'une, il avait arrangé ses livres ; sur une autre, de quoi se nourrir ; et dans la penderie, ses vêtements. Le problème avec cette armoire, ç'avait été les portes qui obstruaient le passage à chaque fois qu'on les ouvrait pour accéder aux étagères. Alexandre, qui n'était pourtant pas bricoleur, les avait assez vite retirées de leurs gonds, projetant de leur faire subir le même sort que les chaises superflues. Il les avait déposées contre le mur, près de l'entrée de l'appartement ; et là, dans cette configuration inédite, il était tombé nez à nez avec son reflet dans le miroir. C'était un miroir oublié, qui tapissait la face intérieure du vantail, et qui rappelait son existence à Alexandre en lui montrant son corps tout entier : un portrait en pied bien

campé, et solidement encadré par le bois sombre du panneau. Le miroir, pour la première fois visible sur toute sa surface, présentait à Alexandre une reproduction de son décor habituel, comme une toile de fond deux fois plus large qu'en réalité ; ou bien, ce qui revenait peut-être au même, sa propre image réduite de moitié : la découverte était séduisante. Il avait éliminé l'autre porte et s'était à nouveau saisi de celle qui portait son reflet. Profitant des outils fraîchement déballés, il l'avait fixée au mur, au-dessus de la table. Deux clous plus tard, la grande glace occupait toute la hauteur disponible de la pièce et, comme elle faisait face à la fenêtre, elle donnait l'impression que le maigre couloir était transpercé d'une intense lumière qui le prenait à la perpendiculaire : une lumière qui le pénétrait par la fenêtre et restait prisonnière du miroir. La pièce était irradiée d'une douce chaleur (c'était le mois d'avril et le temps était bon) et mouchetée de petites particules de poussière que le soleil rendait visibles, suspendues à ses rayons comme à autant de cordes à linge qu'on aurait tendues depuis la fenêtre jusqu'au miroir.

Le volume général de l'endroit se présentait comme une enfilade de ces petits meubles calés contre la cloison légère. Face à soi, lorsqu'on se faufilait depuis la porte d'entrée, un couloir se présentait au débouché. À droite, il y avait la

fenêtre : c'était de ce côté qu'Alexandre avait pris soin de ménager un passage ; et il avait rangé le mobilier sur la gauche. L'alignement commençait par une patère où Alexandre pendait sa veste. Il laissait en général ses chaussures à cette même place. Ensuite venaient la première chaise, la table surmontée de la grande glace, la seconde chaise et l'armoire allégée de ses portes. Le petit évier, seul vestige de la cuisine, était l'unique point d'eau. Alexandre n'avait pas jugé utile de conserver les autres, qui prenaient une place folle : il les avait très facilement remplacés par l'usage des installations communes de l'immeuble, depuis qu'il avait été pour ainsi dire déserté. Enfin, après qu'on eut contourné l'évier, on était déjà au bout du couloir ; cette extrémité était entièrement occupée par le lit qui en épousait parfaitement les dimensions comme s'il avait été construit sur mesure, entre les murs. C'était un format étrange comme on n'en faisait plus, un lit beaucoup plus étroit que les lits pour deux que l'on voyait habituellement, celui dans lequel avaient dormi les parents d'Alexandre par exemple, et dont il avait dû se débarrasser ; mais un peu plus large toutefois que les lits individuels comme celui qu'il occupait adolescent, et qui n'étaient pas très pratiques quand on se retournait souvent dans son sommeil ou – et cela n'arrivait jamais, mais on y pensait quand même – lorsqu'on avait de la

compagnie. Alexandre avait trouvé ce lit idéal dans la cour Saint-Éloi, un jour qu'il vidait son appartement : il avait saisi l'aubaine. Dans la dernière portion du couloir qui faisait office de chambre, ce meuble emplissait parfaitement l'espace.

Là, aucune fenêtre n'ouvrait directement sur le lit ; on était préservé des rayons directs qui pouvaient perturber, au matin, les dernières heures du sommeil, et qui auraient pu aussi altérer les tableaux d'Alexandre s'il les avait accrochés à un mur trop exposé. C'était donc là, au-dessus du lit, qu'il avait encadré les deux peintures qu'il aimait. La plus grande était sur le mur du fond, on la voyait de partout : il aimait néanmoins s'en approcher au plus près pour la contempler, debout au pied du lit, afin de tourner le dos à tout le reste de la pièce et de ne plus rien voir d'autre qu'elle. Quant à la plus petite, elle était placée sur le mur de droite, il ne pouvait donc pas la voir depuis un autre point que le lit ; c'était à cause de cet accrochage, ou grâce à lui, qu'il restait si longtemps couché, les yeux grands ouverts. Si l'on pouvait connaître le fond de cette pièce, si l'on pouvait s'étendre sur le lit comme il le faisait lui-même, on devinerait assez bien que c'était là qu'Alexandre, lorsqu'il était chez lui, passait le plus clair de son temps. Réfugié dans ce seul coin moelleux de son antre, il était à l'abri d'un soleil parfois trop

violent, et profitait, tout à la fois, de l'extraordinaire lumière dont tout le reste du lieu était baigné ; c'était comme vivre dehors, en mieux.

Le plan

La cour Saint-Éloi ouvrait une brèche dans le boulevard Diderot, puis elle formait aussitôt un coude vers la droite ; ce qui faisait qu'au lieu d'être perpendiculaire au boulevard comme on le croyait d'abord, elle lui était quasiment parallèle. Elle débouchait sur la rue de Reuilly.

Les gens en général, et les Parisiens en particulier, gardaient souvent dans un tiroir de leur bureau – ou en évidence sur le petit guéridon de l'entrée – un plan de la ville. C'était bien commode pour se repérer quand on s'y aventurait. Il existait notamment de ces guides à la couverture toilée, de petit format, qu'on pouvait glisser dans sa poche. Le découpage de Paris qu'on y avait opéré était très logique : chaque arrondissement était représenté sur une double page du livre, à l'exception des bois qui étaient dessinés à part, à la fin. Le découpage du plan était rationnel, certes, mais Paris ne l'était pas. Aussi, ce système de répartition qui réservait la même surface de papier à chaque arrondissement était trop évident pour être satisfaisant. Peut-être était-il le moins mauvais des systèmes ; en tout cas, il avait pour conséquence inévitable de créer un déséquilibre. Les petits arrondissements, tout étriqués dans le

monde réel, s'épanouissaient librement, tandis que les grands retenaient leur souffle pour ne pas déborder. De ce fait, on pouvait supposer que l'on allait trouver des informations plus précises sur les cartes des petits arrondissements, parce que le dessinateur y aurait eu plus de place, et qu'en revanche le plan des plus grands aurait été simplifié, voire bâclé ; mais il n'en était rien. Et c'était là que l'on admirait le travail du cartographe : il avait mis le même soin à indiquer ces petites impasses, ces passages, ces cités, ces cours et ces villas – qui n'étaient pourtant pas faciles à représenter – aussi bien dans le centre de Paris que dans les quartiers périphériques. Rien ne manquait.

L'important, lorsqu'on se référait à l'un de ces guides, était de trouver son chemin, sa « route ». L'important, c'étaient les circulations. Elles avaient donc été privilégiées aux dépens des volumes : voilà pourquoi chacun de ces minuscules passages était représenté. Et, puisque chacun portait un nom, tous les noms avaient été indiqués. Alors forcément, il avait fallu composer avec les contraintes de l'espace. Les noms trop longs avaient été abrégés, parfois jusqu'à des limites qu'on n'aurait pas osé franchir soi-même : certains toponymes étaient tronqués après leurs deux ou trois lettres initiales seulement. Cela paraissait un peu fou, mais c'était efficace. On